

Brumes

D'abord le silence. Etouffé dans les vapes et les brumes. Le vent, seul, glissait sur la lande isolée. Il dominait la plaine délaissée. Les hurlements aux profondeurs sublimes émanaient des rivages lointains. Une clameur stridente, absolue. Elle se reflétait dans la froide pâleur des sens. Les éclairs s'effondraient las et brisés. Puis venaient les grondements amers. L'océan, grave requiem, gémissait sa détresse implacable. L'espoir se métamorphosait en paillettes des brumes. Une pluie fine, mais opaque coiffait les langues brunâtres. Les larmes giclaient de l'horizon pour sombrer dans la nuit et le froid. Des sons égarés s'accrochaient aux pierres levées. Tous ces fleuves de sentiments accueillaient la peur. Dans le noir, aux tréfonds des abysses noyées.

Dans la nuit s'élevaient des grincements acides, le roulement sournois de tambours oubliés, les notes fougueuses et frappées d'un piano et des cordes frottées de sang. Afin de rompre les tons trop impétueux. Les hoquets de la mer se déversaient dans des jarres vacantes ou s'échouaient en plaintes sur les plages immenses. Eternelle, l'eau ronflait et se soulevait. Elle décorait encore de moire et de tons abyssins la plaine molle et gorgée de liquide.

La terre glissait souple, le dos cambré, et soudain s'effondrait. Simplement sous les os du monde. Et l'océan se mouvait au-delà de l'espoir. Il s'éloignait en plaines arides et bleues, trop languissantes. La bruyère avait délaissé les saisons et ne possédait pour seul délice que les griffures et le fiel. Dans la pâleur des songes, une faible lueur cueillait le regard. Personne n'osait la saisir, il aurait fallu broyer son destin.

Les mornes ombres foulaient le pays. Elles émanaient de la terre en troupes errantes. Et jamais, le printemps n'apaisait cette noirceur infinie. La lune était spectre et n'accueillait les voyageurs ankylosés. Le pouls de la terre s'emportait en angoisses palpitanes.

Brumes.

Dans un monde plus petit, enfermé dans la pierre, le piano murmurait sous le craquement des poutres. Trois notes toujours identiques. Trois cœurs, trois sentiments laissés, à la dérive. Des gouttes glissantes. Sur l'ivoire, le clavecin de détresse. Et les cordes soudain grondaient, chauffaient et déchiraient les pans pudiques de la nuit. Alors, un son plus aigu, plus grave ou mélancolique accompagnait ces flammes hautes et drues. Le sang d'une gorge découpée avec soin s'écoulait, pur, en ruisseaux de sueur. Un violoncelle. Terrible, dans le recoin opaque. Et les deux se mêlaient, pleuraient ensemble.

Elles étaient uniques. Deux voix, deux coeurs pâles et doux. Mais uniques. Elles mouraient doucement dans la mélancolie et la banalité des jours. Sans rechercher la vie et les fleurs. Dans les lieux de délices et de peur. Elles caressaient la vie de leurs paumes ouvertes. Les doigts gauches de l'une fondaient, transpercés de vent et de cœur. Les mains de l'autre s'effritaient, dans les songes des abîmes.

Rien ne devait troubler la sérénade des jours. Rien ne devait briser la cadence. La lune ne pouvait observer ces puissances infâmes. Elle se cachait, sèche, marbrée, derrière des vapes épaisses. Deux sorcières torturaient les odes de prières païennes et de danses de feu. Quand pour plus de mépris, elles fermaient les yeux, la musique s'élevait, loin de leur retraite. Elles s'asseyaient toujours aux côtés brûlants des branches calcinées. Les aigus rejoignaient la mer, la lande recevait les sons graves.

Elles étaient de brume.

Un soir, un bruit métallique, puis trois coups brisèrent le rythme. Tout fut silence. Et les coryphées de flamme cessèrent de murmurer les sons étirés. La pluie profita de sa voix infirme. Le vent hurla de ses cornes, souillées par le temps. La première se leva, elle laissa le piano ouvert. Ses doigts rouges flottaient dans sa longue robe argentée.

Elle cacha ses cheveux sous un petit bonnet, puis ouvrit. Un homme simple, vêtu de paille et de terre attendait. Les yeux sombres et ternis par l'orage. Il ne l'observa pas et doucement entra dans les fleuves de chaleur, sans mot, sans sourire. Il ne regardait que les harpies de bois. Que le vent entrer par les failles en longues plaintes sinueuses. Il ne regardait pas les froideurs de batiste, juste le vent.

Il ne parla pas pendant deux jours, au fond, il n'était pas là. Mais ses yeux regardaient le vent. Il éteignait la musique et les jours. Il ne regardait que le vent, parce que c'était plus facile. Parce que le vent ne devait pas être cherché. Il était partout. Il ne parla pas, parce que le vent parlait déjà. Le vent était sa voix. Il était le grondement des entrailles de la mer. Il était le souffle profond de langueur. Il ne vivait pour les murmures, mais pour le désir. Et il ne chantait pas par besoin. Mais par luxure. Il vibrait dans la lande verte, ocre et délices. Les sons savaient se fondre dans les jours de bronze. Il se fondait. Il devenait. Il était le vent, parce que le vent voyait tout, mais personne ne savait le chercher. Il était aigu, grave. Et ses mots le seraient plus encore. Flèches.

Il s'assit pâle dans les ténèbres. Les carillons volaient au dehors, dans la bise des isthmes. Il était silencieux, espiègle comme les sourires cachés. Les deux mystères cessèrent de frapper leurs instruments. Elles étaient coupées l'une de l'autre. Le vent cachait les liens et les peurs. Les poutres s'avachissaient encore un peu, le monde se resserrait.

Un soir, sans mot, sans supplication, sans douleur, sans foi, elles se redressèrent dans d'occultes griseries. Et la musique était chrême. Huilée et soyeuse près du feu. La musique, d'abord fébrile, dansa dans l'espace, un peu lourde, puis s'éleva. Aiguë. Vers le couloir du premier étage. Et dans les combles. Dans les recoins, prisonniers de la vie. Réveiller le vieil hibou. Les murmures levèrent les squelettes papillonnants. Toujours hauts et tristes. Portés dans des mannes légères, mais amples. Ou délaissés aux flots de la mer. La musique s'échappait des murailles moisies. Elle vibrait en arabesques, en pirouettes, en entrechats malaisés. Puis plus souple encore, portée en jetés de délices dans ces voies frappées de dunes verdâtres. Il parla ensuite, doucement, pâle dans les ténèbres.

« Je suis venu retrouver ces murs.

- ...
- La clé semble avoir oublié le fer.
- ...
- Les manèges de la vie ont déjà trop tourné.
- ...
- Je les demande, c'est un dû. Et j'existe toujours.
- Vous n'avez jamais existé.
- Ne suis-je qu'un fantôme ?
- Quiconque s'aventure dans les landes obscures et oubliées est spectral. »

La pianiste ne le regardait pas. Elle posait les yeux dans le néant. Et le néant s'échappait dans le vent. Elle était la musique et sa sœur, elle se divisait en vibrations obscures et légères. La nuit passa, et le vent revenait, plus fort et moins souple. Il parla pâle dans les ténèbres :

« Je suis venu retrouver ma musique.

- Personne ne vous connaît.
- J'ai existé, j'y existe toujours [*sec*].
- Quiconque s'aventure dans les landes obscures et oubliées est spectral. [*froide, impassible, les yeux dans le néant*].
- Je vis toujours dans vos sens [*assuré*].
- Les sens ne demandent rien. L'inconscient est aigu. Il vibre, il ne fléchit pas dans les paumes. Le vent est nôtre. Vous n'êtes qu'un courant d'air [*elle ment, les yeux dans le néant*]. »

Il ne parla plus, car le vent le faisait pour lui. Dans ce silence de haine. Et les lattes gondolaient toujours dans le froid. La nuit, sous les poutres grinçantes et les échardes

pointues, se promenait, s'égarait, dans les songes passés. Sinueuse dans le froid, murmures fourvoyés. Toujours, les feuilles collées des archives de la raison, demeurent, et se glissaient sous les ongles...

Il n'avait jamais existé. Il était un rivage échoué. Il n'avait jamais existé. Il était revenu des limbes. Il n'avait jamais existé. Il était le désir des jours. Il n'avait jamais existé. La nuit ressentait ses pores. Il n'avait jamais existé. La mer en tremblait encore. Il n'avait jamais existé. Son odeur flottait dans les sillons de la lande. Il n'avait jamais existé. La nuit ne le fuyait plus. Il n'avait jamais existé. Le grondement et les sbires des plaines le cherchaient encore. Il n'avait jamais existé. Les tréfonds de l'océan l'attendaient. Il n'avait jamais existé. Le cœur, le cœur, son cœur, il...sueur et yeux étincelants.

Pizzicato

Elle se réveilla, soudain, dans les chaudes voluptés des égarements sournois. Rien ne pouvait retenir son corps, elle nageait dans les plaines immenses. Elle était dans une tempête et cherchait le souffle entre les vagues. Mais son corps sombrait, vers les lumières égarées, vers les chaloupes coulées, se noyait, se noyait, se noyait dans les froides vagues naissantes. Vers les pierres de lune, vers les cris et les maux. Et toujours, elle cherchait ce que ses mots enfouis ne pouvaient comprendre.

Il dormait encore, les instruments veillaient, et les braises lissaient le bois sombre. Noir, comme les songes, noir comme les ancres. Elles demeuraient, elles restaient, toujours. La pianiste se leva, avala une gorgée du thé amer, de la veille. Noir. Et ses pas la menèrent à la lande, vers les prisons libérées. Vers les cachots de sa vie. Noirs. Vers les fuites de son regard. Noir. Elle marcha, évitant les pelages obscurs. Noirs. Quittant des yeux la mer somnolente. Noire. Et toujours, elle vaquait plus loin dans la lande, mais plus proche des nacres. Noires. Elle arriva au rocher. Noir. Il dominait miné, fouillé par le sel et l'eau. Noire. Alors, vers les viscosités brumeuses du matin, au chant d'une sirène éloignée. Dans l'étendue mordorée, comme une cloche de verre, elle palpa le néant qui couvrait la mer. Elle lança des habits, une chaussure, quelques affaires de rien. Au fond, dans le puits le plus grand. Noir.

Elle revint tôt, il dormait encore. Pâle dans les ténèbres.

« Comment se fait-il que vous ayez emporté mes affaires, si vous me haïssez tant.

- Un homme qui n'est rien n'a de but, ni de passé.
- Ah, je suis homme à ce jour. J'existe alors...

- Non, vous êtes ici pour errer, et non pour vous enfuir comme un voleur.
- Je le prends comme une invitation à demeurer en ces lieux.
- Vous n'avez jamais existé. Quiconque s'aventure dans les landes obscures et oubliées est spectral. »

On racontait, dans les villages aux limites pénétrables, que la lande était la plus farouche guerrière. Il fallait se battre contre des ombres. Vapeurs. Elles avançaient. Douces, odorantes. Et le silence des mots. Tout était au vent. A la mer. Et si épaisses étaient les brumes qu'on entendait parfois crier, sans connaître l'origine du son. Cependant, il était possible de voir la silhouette gracile ou tendre d'une femme sombre et brumeuse. Et si un voyageur s'égarait un peu trop, porté par les sons infinis, les musiques orageuses, après avoir fermé les yeux, il s'écroulait dans les eaux profondes et sanguinaires. Si la mer était vive, alors, le hurlement d'un cor ou d'une âme angélique relevait un peu les flots, et les épaves doucement se fracassaient. Dans les spirales soufflées. Et les pitons fendaient les molles cervelles. Elles glissaient encore sur les flots épars. Et l'eau les giclait.

La rumeur, salée, demeurait identique. A happer des vies dans son ample filet. Des étoiles sombraient, au chant triste des goélands. Loin des prières calcinées. Pour des silhouettes de brumes imprenables, car les yeux se fermaient, car les jambes se détachaient de l'esprit, trop léger. Et imbue, l'âme errante se croyait apte à voler. Dans les flots d'embruns et de nues.

Sirènes.

Nymphes.

Il ne voulait s'égarer encore, car les mots et les vies de papier s'emportaient au vent. Elles étaient assises. Elles le regardaient s'assoupir. Sans mot. Les yeux étaient vifs. Rouges. Et le son doux, bas, profond de la musique l'emportait dans une transe profonde et étrange. Les deux apparitions glissaient dans une eau chaude et parfumée, rien ne les emportait plus que la chaleur qui émanait de ces bois musicaux. Lustrés de torpeurs. Et la nuit venait encore pâle. Elle couvrait sa froideur palpable, sans arrière-pensée.

Soudain. Silence. Le vent s'engouffra dans la maison, au moment où elles quittaient le lieu de souffrance. Le cor à la main.

Nuit.

Elodie Glerum

L'HOMME

Je suis à la recherche de ce qui m'appartient.

LA PIANISTE

Rien ne vous appartient puisque vous n'avez jamais existé.

LA VIOLONCELLISTE

la

L'HOMME

Je suis à la recherche d'un passé que j'ai égaré.

LA PIANISTE

Vous n'avez jamais existé.

L'HOMME

Racontez-moi ce que j'aurais pu être.

LA VIOLONCELLISTE

la ré

LA PIANISTE

Je vous vois comme une ombre

L'HOMME

Les ombres existent, pourtant.

LA VIOLONCELLISTE

la ré sol

L'HOMME

Les ombres existent, seulement.

LA VIOLONCELLISTE

la ré sol do

Elles vivaient dans un monde. Sans illusion d'échapper à leur peine. Les soirées s'écoulaient. Elles demeuraient égarées, dans le froid, dans une jeunesse obscure, d'un monde formé d'argile à leurs hanches. Elles étaient de brume, fraîches et minces. Dans un horizon souple comme la mer. Une mer creusée dans des sillons de peine et de froid. Elles vivaient sans autre ressource que la musique à l'ombre de l'espoir.

Les mains demeuraient les mêmes. Dures, irascibles, frottées par les crins les plus forts. Et toujours, dans les sinistres prairies, isolées et uniques. Elles s'éloignaient des vies et des souffles puérils. Troublées par les pas pesant d'une âme, trop étrange pour sombrer.

Un soir, elle se retourna un peu dans son lit. Elle songea au labyrinthe qu'elle s'était fortifié. A l'existence qu'elle s'était sculptée. Simplement la musique. Pour les vagues inflexibles, loin des plaines, elle avait appris à dompter les brumes. A caresser la falaise et son à-pic. A murmurer au vent les tournures futures. A lui parler, simplement, pour lui dire quelle voie emprunter. Elle était jeune, encore, et les vents l'avaient préservée comme une douce vestale. Elle demeurait dans son antre d'eau et de glace et repoussait les voyageurs trop curieux. Dans les vagues, dans les lyres des flammes. Ils cherchaient toujours, ce que le vent ne pouvait recevoir.

Ils entendaient les dunes trembler et cherchaient les trésors indolents. Les voix de mirages, la musique. Mais l'écho si fort, dans les caves de la mer, renvoyait une lumière imprenable et, perdus dans les brumes, ils s'effondraient dans la gorge de la mer. « Dites-moi, enfin, ce que je suis devenu. »

Un jour, j'ai vu une ombre pénétrer dans les brumes. Dans les flammes opaques. Je l'ai vue avancer vers les dolmens et cromlechs. Elle semblait isolée, différente et mystique. Je ne l'ai entendue, d'abord, car le corbeau ne l'avait annoncée. Il n'était venu, pour lancer la musique, et pour conduire le pauvre naïf, vers les remparts de la terre. Nous nous mêmes cependant à jouer, doucement, d'abord, pour ne pas l'effrayer. Doucement, d'abord, pour ne pas pleurer aux faces des jours. Et doucement, pour sentir son odeur voguer dans les brumes. Nous attendions sa chute. Personne ne traverse les landes, sans perdre son cœur et son âme. Personne ne traversait les landes, sans perdre son cœur et son âme.

Mais l'ombre avançait, doucement, les pas portés par la mousse remplie d'eau et de lymphe. Alors, nous enchaînâmes une marche funèbre. Mais l'ombre rejoignait notre cottage, au lieu de sombrer. Elle semblait aimantée, tirée par les cordes rêches de nos instruments. Nous attendions. Nous jouions. Dans les vents qui poussaient la suie de la cheminée. Noire. La nuit était là. Souple, elle se glissait dans nos corsets, sous nos mains. Dans nos esprits brisés. Dans les pleurs du passé, qui nous avaient poussé à abandonner les plaines bondées. Pas un corbeau, juste la musique contre nos corps.

Et petit à petit, tout se mit à tourbillonner, tout se mit à être aspiré. L'ombre arrivait doucement. Dans le néant, dans les plaines délaissées par la peur et les cris. Un étau se refermait un peu plus, et nous sentions un pôle étrange nous attirer plus encore. Doucement. Dans la nuit, dans la froide pâleur mystérieuse. Doucement, les elfes des bois jouaient et grattaient les cordes de leurs instruments.

La musique doucement se détachait et criait sa détresse aux muses éventrées...

En cet instant. Silence. Une corde se brise. Et prévue des fondements de l'horizon huilé, moiré, fêlure des astres, poussière dans nos corps oubliés. Nous sentîmes l'ombre pénétrer dans notre île. La seule, l'unique chose qui pouvait s'engager dans cette nuit qu'était la nôtre était spectrale. Quelle âme volée au passage, oubliée nous cherchait querelle ?

Et je ne sais pourquoi, le corbeau n'avait chanté.

Trois coups. Silence, plus profond encore. Et les flammes cessèrent de murmurer les sons inhumains. La pluie profita de sa voix infime. Le vent hurla de ses cornes, souillées par le temps. Je me levai et laissai le piano ouvert. Mes doigts rouges flottaient dans ma longue robe argentée.

Je cachai mes cheveux sous un petit bonnet, puis ouvris. Un homme simple, vêtu de paille et de terre attendait. Les yeux sombres et ternis par l'orage. Il ne m'observa pas et doucement entra dans les fleuves de chaleur, sans mot, sans sourire. Il ne regardait que les harpies de bois. Que le vent entrerait dans les failles en longues plaintes sinueuses. Il ne regardait pas les froideurs des batistes, juste le vent.

Je ne déclarai pas, en ouvrant au mendiant de nos vies, que nous étions seules, isolées, et que la seule personne qui aurait pu venir à nos songes était l'âme oubliée d'un marin aux membres écartelés. L'épave qui gisait à nos pieds ne pouvait être que l'esprit flagellé d'un noyé, les habits en loques, criblés de coquillages. Seuls les fantômes auraient pu atteindre la demeure des sirènes.

Il y a de cela six ans.

J'ai alors compris, qu'il avait pu entrer ici, car il ne venait pas chercher les contes et les fibres d'histoires qui voguaient dans toutes les bouches bavardes. Qu'il n'était venu pour observer les nymphes de la lande. Qu'il n'avait décidé de pénétrer ici pour les musiques immenses, mais simplement pour le vent : il ne nous voyait pas...encore. Il était naufragé de la terre. Et cherchait dans les mots uniques et ronflants des souffles terribles. La vérité des songes et des pleurs. La vérité de l'histoire. La fontaine soyeuse. Et il ne parla pas pendant deux jours. Tout était silence, je ne touchai au piano, ma sœur au violoncelle.

Tout semblait de verre, et le moindre mot aurait fait effondrer les pyramides de sentiments qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. Nos visages se fondaient dans des pleurs et des cris, mais était le silence, toujours, pour murmurer les mots justes.

Il demeura avec nous une année. Elle roula dans nos veines comme les vagues farouches. Toujours, les atouts de la mer. Et personne d'autre que le vent ne pénétra les soieries de brume. Rien que le gémissement intrépide de la longue solitude. Ses rivages se

fondaient dans les nôtres. Ses espérances, dans les déesses. Et toujours, toujours, les mots, à trancher le zircon des yeux de la mer.

Il demeura, je ne pouvais l'abandonner, il était là, parmi les fleuves de mes sentiments. Le nous de notre musique immortelle devint le je de ma possession. J'étais là, à siffler contre sa face les prières des jours. Je voguais sur une mer apaisée. Mais, je ne pouvais me soumettre, à l'idée d'un vent plus fort. Car je savais qu'il s'en irait, par la porte fissurée. Comme il l'avait franchie. Il devait s'enfuir, je le savais, mais mon souvenir aurait dû lui être immortel. Je lui offris de demeurer. Toujours, et de vivre pour l'éternité.

Magie. Sort démentiel.

Il s'en est allé.

« Je suis devenu anonyme.

- Pourquoi vous en êtes-vous allé ?
- Je n'aurais supporté de te voir transformer en fleur.
- ...
- ... »

Silence. Sourire.

PIANISTE

Les années passent, longues dans mon exil.

VENT

Je suis parti pour te regretter plus encore.

PIANISTE

Je ne regrette pas les songes, mais les murmures censurés que je ne voulais écouter. Réfléchis, cherche ce que je ne crois pas encore, fais moi comprendre que la lande n'est pas un monde, mais une prison immense. Je suis libre de faire lever le voile et les brumes. Et regarde-moi. Vois ce que je ne pourrais admettre sans songer aux bois d'or et de platine que tu ne promettras jamais. Car je suis à présent le murmure long et tiré de la mer. L'estacade. Mais j'attends le lever du jour. Il arrive, je le sais, car ma vie est lasse des tourbillons. A voir les ovations du destin creuser la terre et les mots, rechercher le cœur éclaté. Et toujours, j'observerai dans tes yeux les verreries briller comme le diamant le plus pur. Même si le château que tu m'offres est le plus infime de tous, le plus vivant, sans gargouilles blafardes et eau grise sur la pierre.

VENT

A toujours, griotte gracieuse. Je te vois, comme l'âme et le désir. Le zéphyr des songes. Et hibou des merveilles. Montre ta volupté et laisse s'égarer les départs, pour vivre encore les chasses et les puérides pensées. Je verrai, toujours, dans tes yeux, la pluie du destin que l'on sculpte. Un lion de fraîcheur et de cœur. Je t'apaise et t'emporte comme le vent des tropiques. Toujours, regarde mes yeux, et apprends à brouiller les pistes de tes horizons. Laisse le destin épars. Et souris de songer aux poissons des fleuves bouillants. La ferveur de tes mots me dessine comme l'orme. La forme de la perfection. Et je sens l'or couler à flots dans mes veines fanées. Accueille-moi dans ton sein, tu es la plus belle déesse. Et laisse ta chaleur embraser mon cœur. Tu es la perle grise. Guéris ce que tu ne vois pas. Je te décore de berceuses.

PIANISTE

Tu es mon ode absolue, les murmures impassibles, tout ce qui est en moi, mais que je ne connais pas encore. Amour... Tu es mon corps, mon sang, mon âme, et je me fonds en toi.

VENT [*il sort un violon*]

Tu es mon ode absolue, les murmures impassibles, tout ce qui est en moi, mais que je ne connais pas encore. Amour... Tu es mon corps, mon sang, mon âme, et je me fonds en toi.

VIOLONCELLISTE, PIANISTE, VIOLONISTE

Schubert : trio en mi bémol, op. 100. andante con moto.

Nous partîmes, tous les trois. Dans le parfum matinal. Nous laissâmes, loin de nos pensées, les instruments.

- *Piano ouvert.*
- *Mon violoncelle appuyé, archet à côté*

Et les âmes devinrent vacantes, dans la lande grotesque, sans brume, sans doute, sans mystère. Simple, dorée par un soleil ingrat. Trop grasse, broutée par des mâchoires ruminantes.

Mais, pourtant. Une partie de nos mains, leurs spectres blanchâtres, leurs ombres flottent dans le vent. Pour que parfois, par une soirée, ou la brume se faufile, la musique s'emporte, et vibre, dans les ondes, dans les pleurs. Dans les jours funestes, heureux, légers. Pour que les voyageurs voient s'élever leur cœur. Et chasser leurs promesses de pierre. Les pierres infinies, les joueurs, les mirages de foi. Murmure dans le vent. Tout était. Tout se fondait dans la vérité.